



HAL
open science

L'ecoféminisme dans les littératures populaires ou comment faire de la politique autrement

Annabel Audureau

► **To cite this version:**

Annabel Audureau. L'ecoféminisme dans les littératures populaires ou comment faire de la politique autrement. *Mobilis in mobile : la revue des cultures populaires*, 2023, Cultures populaires et politique (1). hal-04521206

HAL Id: hal-04521206

<https://univ-rochelle.hal.science/hal-04521206v1>

Submitted on 26 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

L'écoféminisme dans les littératures populaires ou comment faire de la politique autrement

Annabel Audureau, La Rochelle Université

Résumé de l'article :

Réactualisé récemment dans les discours politiques de gauche ou du parti Europe Écologie-Les Verts par Ségolène Royal et Sandrine Rousseau, le terme « écoféministe » apparaît dans les années 1970 sous la plume de la Française Françoise d'Eaubonne dans *Le féminisme ou la mort*. Dans les pays anglophones, il désigne un mouvement de rencontre entre deux traditions militantes : le féminisme et l'écologie. Il s'est développé dans le monde dans les années 1980 et dénonce de conserve la domination des femmes et de la nature par les systèmes patriarcaux, y voyant même une connexion. Les mouvements écoféministes proposent ainsi un nouveau rapport à la Nature. La « *Conference for Women and Life on Earth* » tenue à l'Université du Massachussetts en 1980 marque le début des mobilisations écoféministes aux États-Unis. Elle a montré la dimension éminemment politique de l'écoféminisme qui ne fait pas de la politique mais est politique dans son essence en aboutissant à une mobilisation pour la justice environnementale et civique des minorités ethniques féminines. Contrairement à certains mouvements écologistes traditionnels, l'écoféminisme tend à se tenir à l'écart du pouvoir faisant moins confiance aux mécanismes de la démocratie représentative. Il n'en demeure pas moins que ce mouvement de pensée trouve des moyens d'action, d'expression et de transformation de la société à travers des canaux de pouvoirs alternatifs comme ceux de la culture populaire afin de peupler nos imaginaires de nouveaux récits pour de nouveaux possibles.

C'est ce que nous nous proposons d'étudier à travers un corpus d'œuvres récentes ou revenues sur le devant de la scène et témoignant de la vivacité de la pensée écoféministe à travers les littératures populaires (littérature jeunesse, contes modernes et romans de science-fiction) : une manière de faire de la politique autrement.

Mots-clés : politique, société, culture populaire, écoféminisme, littérature jeunesse

Réactualisé récemment dans les discours politiques de gauche ou du parti Europe Écologie-Les Verts par Ségolène Royale et Sandrine Rousseau, le terme « écoféministe » apparaît dans les années 1970 sous la plume de la Française Françoise d'Eaubonne dans *Le féminisme ou la mort*¹. Dans les pays anglophones, il désigne un mouvement de rencontre entre deux traditions militantes : le féminisme et l'écologie. Il s'est développé dans le monde dans les années 1980 et dénonce de conserve la domination des femmes et de la nature par les systèmes patriarcaux, y voyant même une connexion. La « *Conference for Women and Life on Earth* » qui s'est tenue à l'Université du Massachussets en 1980 marque le début des mobilisations écoféministes aux États-Unis et inscrit la naissance du mouvement dans une dimension éminemment politique.

Contrairement à certains mouvements écologistes traditionnels, l'écoféminisme tend pourtant à se tenir à l'écart du pouvoir en faisant moins confiance aux mécanismes de la démocratie représentative. Il n'en demeure pas moins que ce mouvement de pensée trouve des moyens d'action, d'expression et de transformation de la société à travers des canaux de pouvoirs alternatifs comme ceux de la culture populaire afin de peupler nos imaginaires de nouveaux récits pour de nouveaux possibles. C'est ce que nous proposons d'étudier à travers un corpus d'œuvres récentes ou revenues sur le devant de la scène et témoignant de la vivacité de la pensée écoféministe à travers les littératures populaires de jeunesse, contes modernes, romans de science-fiction : une manière de faire de la politique autrement.

Cet article se décomposera en trois temps en évoquant les relations ambiguës entre l'écoféminisme et la politique puis, en soulignant une résurgence significative des récits écoféministes promulgués par la nouvelle génération et enfin en faisant un outil pour repenser le monde à travers les fictions destinées à la jeunesse.

Écoféminisme et politique : des rapports ambigus

L'adjectif « écoféministe » apparaît pour la première fois dans un ouvrage français, en 1974 : *Le Féminisme ou la mort*² suivi en 1978 d'un autre essai *Écologie/Féminisme*³ où l'auteur dénonce le « lapinisme phallocratique » et son outil : le capitalisme au service d'un patriarcat qui entend dominer femmes et nature dans un mouvement d'expansion destructeur pour l'une et l'autre⁴. Mais Françoise d'Eaubonne, déjà, ne se contente pas d'une approche théorique. Elle propose une action concrète en publiant un appel à la « grève de la maternité d'un an⁵ » afin de réduire la surnatalité et de permettre

¹ D'Eaubonne (Françoise) : *Le Féminisme ou la mort* (1974), Édition du Passager Clandestin, Paris, 2020.

² *Ibid.*

³ D'Eaubonne (Françoise) : *Écologie et féminisme : Révolution ou mutation* (1978), Éditions « Libre Solidaire », Paris, 2018.

⁴ L'écoféminisme s'inscrit dans la deuxième vague du féminisme qui débute dans les années 60. Les femmes y revendiquent l'égalité sociale et luttent pour obtenir le droit des femmes à disposer de leurs corps. La publication de Betty Friedan aux États-Unis en 1963, *The Feminine Mystique*, est considérée comme l'une des sources de cette seconde vague qui s'oppose à la domination patriarcale alors que les Féministes de la première vague ont lutté dès le milieu du XIX^e pour les droits civiques des femmes. Il faudra notamment attendre 1944 pour que le droit de vote soit accordé aux femmes françaises. La troisième vague débute dans les années 1990 et témoigne d'une « intersectionnalité » des luttes : racisme, transphobie, sexisme, homophobie...selon l'expression de la juriste afro-américaine, Kimberlé Crenshaw. La quatrième vague est liée aux nouveaux moyens de communication, notamment numérique avec le mouvement #MeToo dont la première campagne a été lancée en 2006 par Tarana Burke et reprise par l'actrice Alyssa Milano en 2017 dans un Tweet #MeToo. Les collages sont également de nouveaux moyens de reconquérir l'espace public et d'y inscrire l'expression des luttes intersectionnelles et plus spécifiquement celles des jeunes femmes rassemblées en collectifs.

⁵ Dans le journal anarchiste *Marge* en 1974.

aux femmes de reprendre le contrôle de leur corps... Il faut dire que nous sommes encore proche du « manifeste des 343 » paru le 5 avril 1971 dans *Le Nouvel Observateur* dans lequel 343 femmes ont le courage de déclarer publiquement qu'elles se sont faites avortées alors que sa légalisation ne sera effective que quatre ans plus tard grâce à la loi Veil le 17 janvier 1975. Aux États-Unis, le mouvement écoféministe naît aussi dans la lutte et de la lutte...Le « Women and Life on Earth⁶ » est le premier collectif écoféministe aux États-Unis. Né en 1979 de regroupements de femmes antinucléaires un an après l'accident de *Three Mile Island* en Pennsylvanie qui défendent le féminisme et le pacifisme. Le mouvement naît donc outre atlantique dans l'action et dans la revendication pour dénoncer la relation entre l'exploitation et la brutalisation de la terre et de ses populations et des violences physiques, psychologiques et économiques faites quotidiennement aux femmes. Le 17 novembre 1980, deux mille femmes se présentent devant le Pentagone déguisées et maquillées en brandissant des pancartes qui portent les noms des femmes victimes de cette société patriarcale et capitaliste comme Marilyn Monroe et des mascottes qui symbolisent leurs émotions⁷ : une marionnette rouge pour la colère, une noire pour le défi, une blanche pour le deuil et une poupée dorée pour l'*empowerment* compris comme un « processus sociopolitique » qui articule une dynamique individuelle d'estime de soi et de développement de ses compétences avec un engagement collectif et une action sociale transformative. Selon Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener, les origines du terme sont anciennes : le verbe *to empower* apparaît en Grande-Bretagne au milieu du XVII^e siècle pour désigner un pouvoir ou une autorité formelle accordés par une puissance plus élevée. Mais ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle qu'est formé le mot *empowerment*, qui définit à la fois un état et une action, celle de donner du pouvoir. Il faut attendre les années 1970 pour qu'il soit utilisé de façon diffuse par la société civile dans différents contextes : en particulier par des militantes féministes engagées dans des associations locales en Asie du Sud et aux États-Unis, par le mouvement d'éducation populaire et par des militants des mouvements noirs revendiquant la représentation politique de leur communauté. Aux États-Unis, le mouvement des femmes battues qui émerge au début des années 1970 semble avoir été parmi les premiers à utiliser ce terme pour décrire le processus d'acquisition d'une « conscience sociale⁸ » ou « conscience critique⁹ » permettant aux femmes de développer un « pouvoir intérieur¹⁰ », d'acquérir des capacités d'action à la fois personnelles et collectives, et de s'inscrire dans une perspective de changement social.

Si les féministes radicales des années 1970, ont su remettre en cause la distinction entre vie publique et vie privée en faisant entrer la politique dans leur foyer, les Écoféministes ont fait l'inverse en amenant sur la place publique des problématiques de leur vie privée ! Dans son ouvrage le plus connu : *Dreaming the Dark*¹¹ paru en 1982, l'américaine Starhawk (alias Miriam Simos) propose de remplacer le système politique, économique et social patriarcal qualifié « pouvoir sur » par un « pouvoir-du-dedans » qui tiendrait compte des émotions mises à distance dans la société phallocrate. Parfois mal compris, ce « pouvoir-du-dedans » qui permet une interconnexion avec l'ensemble du vivant est critiqué ; la

⁶ « Les femmes et la vie sur terre ».

⁷ <https://www.digitalcommonwealth.org/search/commonwealth-oai:gq67n768w> : « Amy Trompetter's puppets and a kneeling woman », consulté le 12 juillet 2023.

⁸Bacqué (Marie-Hélène), Biewener (Carole) : « L'*empowerment*, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? », *Idées économiques et sociales*, 2013/3 (N° 173), p. 25. URL : <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2013-3-page-25.htm>, consulté le 12 juillet 2023.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Starhawk (alias Miriam Simos) : *Dreaming the dark: magic, Sex and Politics (1982)* [Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique], Éditions Cambourakis, Paris, 2015.

spiritualité comme ressource politique renvoie à l'image de la sorcière que revendique Starhawk elle-même !

Les femmes écoféministes mettent ainsi en œuvre une manière de faire de la politique autrement, à travers de nouvelles modalités, de nouvelles pratiques et de nouveaux espaces. La politique du *care* en est l'une des expressions. Telle que la définissent Bérénice Fisher et Joan Tronto, il s'agit d'une :

[...] activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie¹².

L'éthique de la sollicitude, plus souvent appelée éthique du *care* est, au départ, un courant de la philosophie morale contemporaine fondé par Carol Gilligan¹³. Dans son ouvrage, *In a different voice Psychological Theory and Women's Development* [*Une voix différente. Pour une éthique du care*] paru en 1982, la philosophe américaine Carole Gilligan revient sur la théorie du développement moral développée par Lawrence Kohlberg en 1958. Selon ce psychologue américain, les garçons atteindraient plus rapidement le troisième stade de développement psychologique qui donne accès au raisonnement en termes de règles et de justice. Elle critique « l'expérience de Heinz » sur laquelle se base le psychologue et en réfute le biais de genre sur laquelle elle semble fondée. En démontrant au contraire que les sujets féminins de l'expérience font appel à un raisonnement moral qui repose sur la compréhension d'une situation concrète et des relations particulières entre les personnes qui y sont associées, Carole Gilligan pose les bases de l'éthique du « care » qui serait fondée sur des sentiments moraux induisant une responsabilité et une activité de prise en compte des besoins de l'autre. Cette pensée, jugée plutôt essentialiste en France, n'a pas connu le même succès qu'aux États-Unis où elle constitue une avancée majeure dans la deuxième vague du féminisme. Elle ne se réduit cependant pas à une lecture qui assignerait « naturellement » les fonctions du soin et de la prise en charge d'autrui aux femmes... Mais Joan Tronto en propose ici une véritable vision politique en suggérant qu'à partir de la théorie du *care* le monde ne soit plus vu comme un ensemble d'individus poursuivant des fins rationnelles et un projet de vie libéral, mais comme un ensemble de personnes prises dans des réseaux de *care* et engagées à répondre aux besoins de *care* qui les entourent. Selon l'écoféministe Vandana Shiva, il faut aussi retrouver le *shakti*¹⁴, cette puissance féminine créatrice qui unit femmes et nature pour contrer la modernité fondée sur l'obsession de contrôler cette puissance des femmes et de la nature afin de la soumettre. Le cercle, devient alors, selon elle, le lieu symbolique et l'expression d'une nouvelle organisation sociale et politique : horizontale, non linéaire et non hiérarchique !

Une résurgence des fictions écoféministes significative d'un mouvement de société

*Le Mur Invisible*¹⁵ de l'autrice autrichienne Marlen Haushofer, constitue le récit matriciel de ce retour des récits écoféministes et de leur intérêt, notamment pour une génération de jeunes lectrices.

¹² Fisher (Bérénice) et Tronto (Joan) : « Toward a feminist theory of care », in Abel E. et Nelson M. (sous la dir. de), *Circles of Care : Work and Identity in Women's Lives*, New-York, State University of New York Press, 1991, p.40.

¹³ Pour mieux comprendre la pensée philosophique de Carol Gilligan, lire l'ouvrage coordonné par Vanessa Nurock, *Carol Gilligan et l'éthique du care*, Presses Universitaires de France, collection « Débats philosophiques », Paris, 2010.

¹⁴ Le *shakti* signifie « pouvoir », « puissance », « force » en sanskrit. Dans l'hindouisme, ce mot désigne l'énergie féminine, le principe actif et extériorisé d'une divinité masculine. *Shakti* est aussi le nom d'une déesse qui est l'épouse d'Indra, dieu d'un paradis-univers (*loka*) chez les hindous ; elle est souvent associée dans les temps contemporains à Shiva, l'énergie masculine.

¹⁵ Haushofer (Marlen) : *Le Mur invisible* [*Die Wand*], traduit de l'allemand par Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon, Acte Sud, coll. Babel, Paris, 1992.

Succès de rééditions récent, il est publié en 1963 et édité chez Actes Sud en version française en 1985 et connaît un succès inattendu en 2019 grâce au *post* d'une lectrice (Diglee) sur son blog :

Mon coup de cœur de l'année ! [écrit-elle] (et le vôtre), puisque depuis cette chronique, le livre a été réimprimé cette année, et connaît un succès incroyable en librairie¹⁶.

Ce récit est en effet révélateur de notre société contemporaine sensible à la fois à l'écologie et aux notions de genre et apparaît comme un plaidoyer écoféministe avant l'heure et la matrice d'un nouveau genre. Construit sur le modèle du roman postapocalyptique, ce roman met en scène une femme qui se retrouve, après une soirée en montagne passée chez des amis, seule survivante d'un monde où tout semble mort. A l'abri derrière un mur invisible (d'où le titre), elle met ainsi en place un système de survie étroitement lié à la nature et aux animaux qui deviennent ses seuls moyens de subsistance et de rapport au monde. Le texte, fruit de son journal intime (sur le modèle de *log book* de Robinson dont il constitue une variation moderne au féminin) oscille entre la tension et la plénitude d'une harmonie et d'une liberté finalement retrouvées par la survivante. Les rapports traditionnels de l'homme à la nature sont aussi revisités par cette fable écoféministe. L'absence de toute figure masculine durant la quasi-totalité du roman qui raconte l'adaptation du personnage féminin à un nouveau cadre de vie entièrement naturel évite une distribution patriarcale des rôles. La force et la faiblesse, la défense et la protection trouvent leur expression au sein du même personnage ! De même, un rapport sans hiérarchie au monde animal et végétal s'instaure au fil des pages de ce récit qui met en scène de manière originale une femme en dehors de tout cliché de représentation. La présence du mur peut cependant s'avérer ambiguë. Ce dernier délimite en effet un espace clos, protecteur et symbole de la société patriarcale tout en offrant à l'héroïne un champ d'expérimentation qui lui permet de développer sa propre autonomie et de conquérir son identité. À travers les aventures survivalistes de son héroïne, Marlen Haushofer offre ainsi à son personnage un champ d'action et une liberté refusée aux femmes de son époque. Elle redéfinit les fondements d'une nouvelle vie débarrassée du poids du patriarcat.

Dans son article « Marlen Haushofer ou la conquête de l'espace féminin¹⁷ », Ingebor Rabenstein-Michel rappelle que le traité d'état de 1955 qui garantit l'appartenance de l'Autriche au bloc de l'Ouest permet également son essor économique. Pourtant, ce développement s'accompagne d'un conservatisme offensif visant à contraindre les femmes à demeurer au sein de leur foyer et à occuper des tâches traditionnelles laissant aux hommes le soin d'enrichir la famille. Selon le KKK : *Kinder, Küche, Kirche* (enfant, cuisine, église) cette expression qui assigne les tâches domestiques à la femme est associée au III^e Reich, prononcée par Hitler lors d'un discours en 1934, et préexistait sous le règne de Guillaume II en décrivant le rôle des femmes dans la société du XIX^e siècle. La société autrichienne dans laquelle vit l'autrice apparaît donc encore conservatrice et traditionnelle. Marlen Haushofer, comme beaucoup d'autrichiennes de son temps, ne porte pas une parole expressément militante sur le plan féministe, mais, en inscrivant l'étrangeté, réifiée en un mur invisible, au cœur du quotidien d'une héroïne ordinaire, elle brouille d'autant plus les représentations de la conformité sociale. Ce mur, dont on mesure l'importance dans le titre même de l'ouvrage : *Die Wand*, et dont l'invisibilité n'est mise en exergue que dans la traduction française, semble aussi participer de la monumentalisation du lieu mais aussi en signifier la clôture comme un plafond de verre vertical. Circonscrit tout autant que protecteur, l'espace « d'après catastrophe » est problématisé dans son habitabilité par la survivante. Il devient son espace, le reflet de son émancipation, de la conquête de sa liberté !

¹⁶ <http://diglee.com/lectures-2019-partie-1/>, consulté le 12 juillet 2023.

¹⁷ Rabenstein-Michel (Ingeborg) : « Marlen Haushofer ou de la conquête de l'espace au féminin », in *Revue des lettres et de traduction*, n°11, 2005, p. 201-215.

Si c'est par le biais d'un blog, celui de Diglee, que le livre de Marlen Haushofer est revenu sur le devant de la scène en 2019, ce sont les libraires qui ont imposé la traduction française du texte de Jean Hegland, *Dans la forêt*¹⁸, une autre robinsonnade moderne au féminin, sortie en 1996 aux États-Unis et en 2017 en France. « Pourquoi ça marche ? » s'interroge la journaliste Claire Devarrieux en juin 2017 dans la rubrique « Livres » du journal *Libération* à propos de ce retour de flamme. En partie parce que ces fictions qui racontent la survie de deux femmes dans un monde postapocalyptique, une femme mature dans *Le Mur invisible* ou deux jeunes sœurs dans le livre de Jean Hegland, *Dans la forêt* [*Into the forest*], mettent en scène des robinsonnes modernes, participant de la réécriture du mythe littéraire de Robinson, et nous racontent la crise de notre civilisation moderne. Le mythe littéraire de robinson, nous dit Michel Certeau dans son ouvrage sur *L'Invention du quotidien*¹⁹ en 1990, est « l'un des rares mythes dont ait été capable la société occidentale moderne²⁰ » L'hypotexte de Daniel Defoe questionnait déjà la société capitaliste en germe dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Dans son ouvrage sur le mythe de Robinson, Jean-Paul Engélibert²¹ nous explique que ce récit apporte une réponse en proposant un parcours initiatique à son héros moyen. Représentant de l'individu moderne, il ressortira régénéré par son passage sur l'île qui symbolise l'espace du travail innocenté et pourra assumer pleinement son statut d'*homo economicus* bourgeois... À travers ces récits postapocalyptiques, les résurgences actuelles de la robinsonnade nous proposent un aller sans retour possible vers une fin du monde dont l'homme anthropocène est responsable et dont la femme constituerait alors une nouvelle héroïne écoféministe...

La résurgence des récits écoféministes prouve la vivacité du mouvement mais aussi sa capacité à traduire des préoccupations et des combats actuels : défense de l'environnement et des animaux, droit des femmes et à créer des imaginaires sociaux. La diffusion du concept d'imaginaire social doit beaucoup aux universités québécoises. Le sociologue Guy Rocher, par exemple, a mobilisé la notion, au début des années 1980, pour « désigner les projets de société, les visions d'avenir, les rêves sociaux, les espoirs politiques, les aspirations collectives » que des groupes « développent et entretiennent » et qui aboutissent « à la formation d'idéologies, d'utopies, de mythes sociaux²² » dans un article de 1982 : « Le droit et l'imaginaire social²³ ». En 1985, Paul Ricoeur reconnaît lui aussi le caractère constituant de l'imaginaire social qui renvoie à la nécessité fondamentale pour un groupe quelconque de se donner une image de lui-même. Le roman, dans sa capacité à fixer des imaginaires sociaux, joue un rôle fondamental selon Régine Robin dans la circulation et la fixation de « modèles narratifs²⁴ ». Elle s'appuie sur les théories du sociologue québécois Jean-Charles Falardeau pour évoquer le pouvoir du roman à produire un imaginaire « second²⁵ », celui, individuel, de l'écrivain qui, se nourrissant de

¹⁸ Hegland (Jean) : *Dans la forêt* [*Into the forest*], Gallmeister, traduit de l'américain par Josette Chicheportiche, 2018.

¹⁹ Certeau (Michel) : *L'invention du quotidien*, Gallimard, collection Folio Essais n°146, Paris, 1990.

²⁰ *Ibid.*, p. 201-202.

²¹ Engélibert (Jean-Paul) : *La Postérité de Robinson Crusoe : un mythe littéraire de la modernité*, Droz, Paris, 1986.

²² Rocher (Guy) : « Le droit à l'imaginaire social » in *Imaginaire social et représentations collectives. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, revue *Recherches sociographiques*, volume n°23, numéro 1-2, 1982, p.68.

²² Ricoeur (Paul) et Castoriadis (Cornelius) : *Dialogue sur l'histoire et l'imaginaire social*, (tiré d'émission radiodiffusée en 1985), Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2016, p.68.

²³ *Ibid.*, p. 65-74.

²⁴ Robin (Régine) : « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Presses universitaires de Lille, 1993, p.92.

²⁵ Falardeau (Jean-Charles) : *Imaginaire social et littérature*, Hurtubise, Montréal, 1974, p. 126.

l'imaginaire collectif « premier²⁶ », innove, crée et libère ainsi des forces qui disent le monde mais peuvent aussi porter l'espoir de le changer.

Repenser le monde à travers les fictions écoféministes pour la jeunesse

Un certain nombre de fictions contemporaines pour la jeunesse illustrent cette volonté de penser le monde et ses possibilités de changements à travers l'imaginaire. Paru aux États-Unis en 2019 sous la plume de Kim Liggett, *The Year of Grace* est traduit en français et publié chez Casterman en 2020 sous le titre *L'Année de Grâce*. Dans la lignée de *La Servante écarlate* de Margaret Atwood cité en exergue du roman à travers ces quelques lignes implacables : « Un rat dans un labyrinthe est libre d'aller où il veut tant qu'il reste dans le labyrinthe. », ce livre pour la jeunesse connaît un succès d'édition mondial et est traduit en 22 langues ! Qualifié de « roman d'exception²⁷ », plébiscité par les libraires et par la presse, notamment féminine « Pourquoi il faut lire *L'Année de Grâce*, le roman qui challenge notre notion du féminin » s'interrogent deux journalistes de *Marie-Claire* dans leur rubrique « Livre », dépassant le spectre du lectorat de jeunesse, ce livre phénomène prend la forme d'une dystopie pour nous conter le parcours initiatique de la jeune Tiernay. Suivant le modèle inversé de l'utopie²⁸, le lieu n'est pas situé, le temps non plus. Tiernay, seize ans est parvenue à l'âge du rite initiatique de « l'année de grâce » et doit s'exiler avec des compagnes de son âge dans la forêt pour rompre le charme maléfique dont elles seraient désormais porteuses et qui menacerait l'ordre de la société dans laquelle elles vivent. Voici l'extrait que l'on peut lire sur la quatrième de couverture du livre :

Personne ne parle de l'année de grâce. C'est interdit. Nous aurions soi-disant le pouvoir d'attirer les hommes et de rendre les épouses folles de jalousie. Notre peau dégagerait l'essence pure de la jeune fille, de la femme en devenir. C'est pourquoi nous sommes bannies l'année de nos 16 ans : notre magie doit se dissiper dans la nature afin que nous puissions réintégrer la communauté. Pourtant je ne me sens pas magique. Ni puissante²⁹.

Fable politique qui dénonce l'asservissement des femmes par la société patriarcale et les enjoint à se libérer en retrouvant leur nature (la Nature) profonde, ce roman peut être non seulement qualifié de féministe mais aussi d'écoféministe ! Ainsi, l'initiation de Tiernay va se faire à son avantage. Au contact de la forêt (lieu sans droit), ce sont ses propres droits qu'elle va reconquérir et sa liberté de femme pour elle mais surtout pour la fille dont elle accouche à la fin du roman, fruit de ses amours avec le braconnier Ryker. Si la liberté de Tiernay semble impossible à accomplir dans la vie réelle : « Je ferme les paupières, et dans un soupir infini, me retrouve seule au milieu des bois, libre et légère.³⁰ » pense-t-elle alors que la vie la quitte après un long accouchement, elle symbolise une étape dans la libération de sa condition de femme. Elle nomme ainsi sa fille Grâce, Ryker Welk, proposant à travers ses différents patronymes l'union des possibles : l'alchimie de la mortifère année de Grâce qui devient ici vie et l'association des deux hommes qu'elle a aimé : Rylker et Mikaël. « C'est avec elle que tout va changer³¹ » dit-elle, confiant à la nouvelle génération le pouvoir de transformer le monde !

Autre forêt, autre effondrement du monde et du mode de vie post-industriel, autres (jeunes) héroïnes, autres combats pour vivre en harmonie avec son environnement et avec soi-même... Dans son

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Par le site *Goodreads*, consulté le 12 juillet 2023.

²⁸ « Aucun lieu », mot forgé par Thomas Moore en 1516.

²⁹ Liggett (Kim) : *L'année de Grâce* [The Year of grace] traduit de l'américain par Nathalie Peronny, Casterman, Paris, 2020.

³⁰ *Ibid.*, p. 442.

³¹ *Ibid.*

roman, *Dans la forêt*³², Jean Hegland raconte l'histoire de deux sœurs. Confrontées à l'effondrement du monde postindustriel dans lequel elles avaient vécu jusque-là, les deux jeunes filles vont devoir apprendre à se débrouiller seules. Empruntant au récit survivaliste et à la robinsonnade, ce récit initiatique met lui aussi en scène des personnages de jeunes femmes en construction dont le combat pour survivre va les amener à trouver une harmonie avec leur environnement et avec elles-mêmes. Eva et Nell incarnent, comme Grâce dans le roman précédent, un nouvel espoir, celui d'une nouvelle génération capable d'accomplir une transition préparée par leurs parents qui les ont élevées dans la nature et dans son respect comme c'est le cas pour Éva et Nell, leur donnant par la même les clés pour suivre dans un monde postapocalyptique auquel eux-mêmes n'ont pas réchappé. Le mythe robinsonnien convoqué ici apparaît comme un espace à la fois clos et libérateur. Par son éloignement spatial et temporel, l'aventure robinsonnienne constitue une parenthèse propice à la réflexion et à l'introspection qui s'illustre à travers l'écriture de soi dans le *log book* et dont les aventuriers malgré eux ressortent régénérés, ou demeurent, métamorphosés ou bien, conscients d'une société extérieure inadaptée à leur libération, restent en suspens, ouvrant un interstice qui devra encore s'élargir...C'est le cas de Tiernay comme celui d'Éva et Nell les deux sœurs héroïnes du roman de Jean Hegland, *Dans la forêt*.

La forêt est un lieu récurrent pour ces récits postapocalyptiques. Espace de non-droit, non-civilisé comme l'île chez les Grecs, ce *locus terribilis*, lieu d'isolement qui rejoint ici l'île dans son étymologie « isola », peut être opposé au jardin, espace de civilisation et de domestication, le *locus amoenus*. Il constitue ainsi le lieu de l'opposition et de la résilience. Ainsi, quand la femme sort de son jardin dans le roman de Vincent Villeminot *Nous sommes l'étincelle*³³, c'est pour y agir et mettre en œuvre de nouvelles lois incarnant une nouvelle « robin-sonne des bois » au sens étymologique du terme. Car « Robin » des bois signifie cela en vérité. Robin c'est l'homme de loi, l'homme de robe, et « des bois », le lieu sauvage, sans loi. Le parcours d'Allis Koteas dans ce roman de Vincent Villeminot, est donc celui d'une libération d'une jeune fille soumise aux lois du patriarcat vers l'émancipation d'une femme d'action ! Alice va ainsi survivre à une agression sexuelle alors qu'elle est encore étudiante sur le campus de Grenoble et intégrer la « Brigade de Gestion et de protection des Autres Espèces Animales », corps de police créé selon l'auteur en 2027 et chargé de faire appliquer les lois concernant la fin de l'exploitation de toute matière issue de la pêche, chasse, élevage. Si cette brigade existe, c'est par le mouvement de sécession décidé par une jeunesse qui ne veut plus de la société post-industrielle dans laquelle elle ne se reconnaît plus. Suivant les principes d'un certain Thomas F. qui théorise le mouvement dans un livre *Do not Count on Us*³⁴, une partie de la jeunesse du pays décide ainsi de partir vivre dans la forêt pour « travailler à des sociétés plus modestes, liées par l'amitié... » De cette utopie, 36 ans plus tard, au moment où démarre cette histoire, il ne reste pas grand-chose mais suffisamment pour créer l'étincelle et faire redémarrer le foyer de l'espoir, la résilience dont a fait preuve par l'action Alliss Koteas pour faire perdurer cette nouvelle société à travers ses enfants et l'éducation qu'elle leur a donné qui en constitue les fondements : respect des femmes et de la nature mais aussi et plus largement du vivant.

Tu sais [dit-elle] à son fils Dan à la fin du roman, on dit que quitter l'enfance, c'est perdre ses utopies... devenir raisonnable. Moi, je crois que c'est l'inverse. C'est plutôt les choisir³⁵.

³² *Op. cit.*

³³ Villeminot (Vincent) : *Nous sommes l'étincelle*, Pocket Jeunesse, Paris, 2019.

³⁴ Il s'agit ici d'un ouvrage fictif.

³⁵ *Ibid.*, p. 529.

Conclusion

La vogue de l'écoféminisme dans les romans postapocalyptiques, fables, sur les réseaux sociaux, dans la presse féminine dépasse le simple effet de mode. Capteuse d'interrogations profondes d'une société postmoderne en crise (écologie, *MeToo*). Dans son article sur l'écoféminisme et la politique, Catherine Larrère signalait la « dimension interstitielle³⁶ » de ces mouvements démocratiques. À travers la littérature pour jeunes adultes, qui constituait une large part de notre corpus de textes, l'écoféminisme trouve un nouvel espace alternatif, interstitiel, et capte un lectorat en devenir permettant de forger les imaginaires sociaux des citoyens et des citoyennes de demain. Il s'agit bien, en somme, de faire de la politique autrement, en convoquant le sensible, pour toucher un public jeune que les instances politiques et leur rhétorique traditionnelle ne convainquent plus. Pour que le collectif ait à nouveau droit de cité et que la politique ne soit pas un mot vidé de sens par une masse d'individus qui ne font plus somme, il devient ainsi urgent de capter mais également de construire de nouveaux imaginaires sociaux fédérateurs, à l'instar du corpus que nous avons pu étudier ici, porteurs d'engagement afin de défendre ce qu'Aristote nommait le Souverain Bien³⁷.

Bibliographie

- Biehl (Janet) : *Rethinking Ecofeminist Politics*, South End Press, Cambridge (Massachusetts, États-Unis), 1991.
- Burgart-Goutal (Jeanne) : *Être écoféministe, Théories et pratiques*, L'Échappée, Paris, 2020.
- D'Eaubonne (Françoise) : *Le féminisme ou la mort*, collection « femmes en mouvement », Pierre Horay, Paris, 1974.
- Ducrot (Sophie) : *Après la pluie, Horizons écoféministes*, éditions Tana, Paris, 2020.
- Federici (Silvia) : *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Entremonde/Senonevero, 2014.
- Hache (Émilie) (dir.) : *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, Paris, 2016.
- Haushofer (Marlen) : *Le Mur invisible [Die Wand]*, (1963), traduit de l'allemand par Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon, Actes Sud, collection Babel, 1992.
- Hegland (Jean) : *Dans la forêt [Into the forest]*, Gallmeister, traduit de l'américain par Josette Chicheportiche, 2018.
- Larrère (Catherine) : « L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *Multitudes* n°67, 2017, p. 29-36.
- Leconte (Marianne) : *Femmes au futur. Anthologie de science-fiction féminine*, Bibliothèque Marabout, Paris, 1976.
- Liggett (Kim) : *L'année de Grâce [The Year of grace]* traduit de l'américain par Nathalie Peronny, Casterman, Paris, 2020.

³⁶ Larrère (Catherine) : « L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *Multitudes* n°67, 2017, p.35.

³⁷ *Éthique à Nicomaque*, Aristote, livre I.

- Mies (Maria), Shiva (Vandana) : *Ecoféminisme*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- Nurock (Vanessa) : *Carol Gilligan et l'éthique du care*, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Débats philosophiques », 2010.
- Starhawh, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique (1982)*, Cambourakis, 2015.
- Villeminot (Vincent) : *Nous sommes l'étincelle*, Pocket Jeunesse, Paris, 2019.
- Tronto (Joan C) : « Du care », *Revue du MAUSS*, 2008/2 (n° 32).
- <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2008-2-page-243.htm> Consulté le 12 juillet 2023.

Biographie :

Annabel Audureau est docteure qualifiée en littératures comparées et enseignante au département Lettres de La Rochelle Université. Ses recherches portent sur l'études des littératures et cultures populaires. Sa thèse, *Fantômas : un mythe moderne au croisement des arts*, parue aux Presses Universitaires de Rennes en 2010, étudiait la trajectoire de ce personnage de la culture populaire du XXe en tant que mythe moderne et mythe de la modernité à travers la littérature, la peinture et le cinéma.

Annabel Audureau est chercheuse au sein de l'unité de recherche rochelaise PoLiCÉMIÉS dont elle est aussi la directrice adjointe. Cette nouvelle équipe regroupe des chercheurs et chercheuses en langues, littératures françaises et étrangères, sciences politiques et médias autour de l'analyse des transitions culturelles en contexte LUDI (Littoral Urbain Durable Intelligent). Dans ce nouveau cadre, elle s'intéresse désormais aux liens entre les cultures populaires et l'environnement.